

## Ciné-Bulles

### Le cinéma d'auteur avant tout

## Vie, mort et résurrection de Jean-Claude Lauzon

André Lavoie

---

Volume 16, numéro 3, automne 1997

URI : [id.erudit.org/iderudit/33826ac](http://id.erudit.org/iderudit/33826ac)

[Aller au sommaire du numéro](#)

---

Éditeur(s)

ISSN 0820-8921 (imprimé)  
1923-3221 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

---

Citer cet article

Lavoie, A. (1997). Vie, mort et résurrection de Jean-Claude Lauzon. *Ciné-Bulles*, 16(3), 2-3.

---

Tous droits réservés © Association des cinémas parallèles du Québec, 1997

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne. [<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>]

---



Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. [www.erudit.org](http://www.erudit.org)



Jean-Claude Lauzon à Cannes  
(Photo: Véronique Boncompagni)

«(...) au Québec, la culture, c'est comme la rouille. Personne ne l'encourage. Notre culture, c'est comme un cancer: elle est forte et elle pousse partout. Personne ne s'en occupe, personne n'y fait attention. Si j'avais été un jeune juif, les Bronfman seraient arrivés en me disant: touche pas à la publicité. Tu prends le temps qu'il faut pour ton prochain film. C'est pas pour rien que Woody Allen et Polanski sont rendus où ils sont.

(...)

«J'ai le talent de Gretzky dans le cinéma canadien et j'ai pas le salaire de Yuppi dans le stade des Expos.

(...)

«Coppola, Scorsese, Orson Welles, pensez-vous que c'est des doudounes? Pensez-vous que je suis la sœur volante? Je suis un tyran, un fasciste, un monstre. Losique, c'est un monstre aussi. Ça prend des monstres pour faire des choses comme ça. Je ne m'en cache pas. On fait ce que je veux sur le plateau. Le boss, c'est moi!» (Propos de Jean-Claude Lauzon, *La Presse*, 4 juin 1992, p. A1)

## Vie, mort et résurrection de Jean-Claude Lauzon

par André Lavoie

Sans même leur demander la permission, Jean-Claude Lauzon et Marie-Soleil Tougas furent les instigateurs d'une impressionnante série de deuils collectifs qui ont monopolisé, comme jamais auparavant, tous les médias écrits et électroniques de la planète, des chaînes d'information continue en passant par les pires journaux à potins. Avant de s'apitoyer sur le triste sort de Lady Diana, sur la vie exemplaire de Mère Teresa et d'avoir le haut-le-cœur devant la fortune personnelle de Mobutu Sese Seko, président de l'ex-Zaïre mais surtout son principal bourreau, le Québec a connu, le 10 août dernier, une répétition générale de ce que la terre entière vivrait quelques semaines plus tard.

En dehors des Québécois, bien peu de gens connaissent Marie-Soleil Tougas, une enfant du petit écran, une créature du «canal 10» qui s'est émancipée — et améliorée — au même rythme que son employeur. De son côté, Jean-Claude Lauzon n'était pas celui qui «faisait la nouvelle» ces dernières années, disant à qui voulait l'entendre qu'il ne ferait plus de cinéma, surtout connu pour deux films de fiction personnels et percutants, *Un zoo la nuit* (1987) et *Léolo* (1992). Qui se souvient aujourd'hui de ses déclarations incendiaires, de ses gestes provocateurs et de la terreur qu'il faisait régner sur les plateaux de cinéma? Tout ça s'est malheureusement évanoui entre ciel et terre, à Kuujuaq, à l'autre bout du monde et au milieu de nulle part, dans un petit avion qui se prenait peut-être pour le Concorde. La nouvelle de la mort de la jeune comédienne et du cinéaste, qui formaient un couple mais nous faisaient grâce de leurs états d'âme et de leurs recettes de bonheur conjugal, a frappé l'imagination à cause de la violence et surtout de la rapidité avec laquelle l'incident s'est produit. Fauchés dans la fleur d'âge alors que tout semblait leur réussir, ayant acquis une impressionnante notoriété et des cachets confortables, que pouvions-nous leur souhaiter qu'ils n'avaient pas déjà? Certainement pas de quitter la scène de cette façon...

Le décès de Marie-Soleil Tougas fut suivi d'un traitement médiatique princier: les larmes de ses ami(e)s de la colonie artistique étaient retransmises *live*, reprises *ad nauseam*, analysées jusqu'au fond de la pupille. Le visage de la comédienne, malgré son absence, semblait se multiplier à l'infini, surgissant de partout, et surtout sur les couvertures glacées des magazines à la mode. Elle faisait littéralement consensus, de la grand-mère grincheuse à l'adolescent boutonneux; tout le monde aimait bien Marie-Soleil, présente dans le paysage télévisuel depuis si longtemps que plusieurs la croyaient sûrement éternelle.

Il en a été tout autrement du traitement accordé à Jean-Claude Lauzon. N'ayant pas le sens du marketing d'un Patrick Huard — qui ne sait pas encore qu'il a-do-re Lynda Lemay? —, le cinéaste, quand il ne s'agissait pas de défendre et de promouvoir ses films, préférait mousser les produits des autres, se taillant une place à part comme «fils de pub», reconnu par plusieurs comme talentueux et original lorsqu'il signait *aussi* des messages publicitaires. Mais ce n'est pas tellement ce qui intéresse *Dernière Heure* ou *TV-Hebdo*... De plus, à cause de sa mort survenue trop tôt, il devenait, sans le vouloir, l'homme d'une œuvre puissante mais limitée, qui demandait encore à mûrir, qui aurait pu se faufiler dans le palmarès du festival de Cannes plutôt que de se borner à une présence en compétition officielle. Lauzon aurait pu frapper de plus grands coups: il en avait le potentiel, la détermination et une tête de cochon que ne regretteront sans doute pas certains producteurs, particulièrement en publicité, qui ont eu droit à ses saintes colères. Elles étaient, semble-t-il, aussi flamboyantes que ses films. À cause d'un très mauvais *timing* avec la mort, Lauzon est donc devenu une sorte d'Émile Nelligan ou de Marie Uguay du cinéma québécois: parti trop vite, on ne peut que s'imaginer la suite de son œuvre...

Lauzon et Tougas évoluaient dans des mondes parallèles même si le milieu de la publicité y a été pour quelque chose dans leur rencontre du troisième type. Sans le vouloir, ils sont devenus les plus invraisemblables métaphores de la culture québécoise, métaphores que leur mort n'a rendu que plus éclairante. Aurait-on pu croire un instant que Marie-Soleil Tougas se sente en manque de visibilité et de reconnaissance? De téléromans en téléthons, elle était partout ou presque, adulée du public, reconnue pour sa gentillesse et son engagement auprès de causes qui lui tenaient à cœur; l'admiration des téléspectateurs reposait sur ce mélange

de présence chaleureuse, de proximité et d'aura de «star» que la télévision fabrique — et qu'elle peut démolir à tout instant. Il faut bien dire que le petit écran au Québec n'est pas l'opium du peuple. C'est plutôt un membre de la famille qui ne veut pas décoller de la maison. Marie-Soleil était la petite dernière que tout le monde adore parce qu'elle est première de classe.

Il en va tout autrement de Jean-Claude Lauzon, le plus vieux qui a mal tourné, trop fendant et si peu modeste pour un peuple que l'on a trop longtemps habitué à la fausse humilité et à la vanité vue comme péché mortel. Par ses remarques assassines, sa volonté de s'élever au-dessus de la mêlée, de faire un cinéma qui secouait la cage de l'imaginaire québécois, il ne s'est pas fait que des amis qui d'ailleurs ne l'auraient sans doute jamais contredit lorsqu'il se définissait, simplement, comme «un tyran, un monstre, un fasciste» (*La Presse*, 4 juin 1992, p. A1). Rien de moins. De plus, il n'aimait pas s'égayer dans les talk-shows et autres lieux de confessions thérapeutiques de la colonie artistique. Résultat: l'équipe du *Point* était sans doute bien fière d'avoir suivi la carrière de l'enfant terrible du cinéma québécois parce qu'il ne passait pas son temps à vendre sa salade à la première caméra venue. Autant les images de Marie-Soleil Tougas pullulent, autant celles de Jean-Claude Lauzon sont rarissimes. Il n'avait d'ailleurs même pas cru bon d'intervenir dans le *making of* de son dernier film, *Léolo: la suite du rêve*, laissant toute la place à ses interprètes, Ginette Reno et Pierre Bourgault en tête.

Il ne s'est pourtant pas privé de piquer une crise à son retour de Cannes en 1992. Malgré l'absence de *Léolo* au palmarès mais des critiques dithyrambiques des journalistes du monde entier, il s'étonne de ne pas être reçu en héros à l'aéroport, comme certains joueurs de hockey. Même si plusieurs se sont offusqués de son absence totale de modestie doublée d'une mégalomanie qui frôlait l'indécence («Je suis un peu fatiguée de voir l'équation que nous faisons aussi souvent entre la monstruosité et le génie créateur. Lauzon est le premier à entretenir ce mythe vieux comme la terre, et stérile comme l'Éthiopie», Francine Pelletier, *La Presse*, 20 juin 1992, p. B3), Lauzon n'avait sans doute pas compris le rapport névrotique que les Québécois entretiennent, depuis toujours, avec leur cinéma et la frénésie tout aussi névrotique qu'ils cultivent à l'égard de la télévision. Derrière chaque crise de nerfs, il cherchait sans doute à être aimé, reconnu, adulé, voulant devenir une vraie star de cinéma alors

que le Québec ne les engendre qu'au petit écran et rarement au grand. Il faut bien reconnaître que sa compagne n'avait guère l'étoffe d'une Sylvie Drapeau mais Tougas, elle, passait souvent à la télé. De plus, à quand remonte son dernier esclandre? Silence... Ce n'était pas le cas de Lauzon qui ne défendait souvent qu'une seule cause: celle de son ego. Comme il aimait bien provoquer les quelques journalistes ou critiques qui osaient s'approcher de lui, pas étonnant que sa réputation fut rapidement surfaite. Ce n'est pas toujours vrai que les paroles s'envolent...

Si à quelque chose malheur est bon, la mort de Lauzon aura sans doute contribué à faire découvrir ou redécouvrir les films qui en ont fait le cinéaste que nous connaissons aujourd'hui. En août dernier, *Un zoo la nuit* et *Léolo* furent de nouveau prisés par la clientèle des clubs vidéo nul doute que beaucoup d'entre eux auront succombé au charme de ces films hors du commun, sortis de l'imaginaire d'un homme qui n'avait pas peur de se mettre «tout nu sur une scène avec 6000 personnes» (*La Presse*, 4 juin 1992, p. A1). Et s'il est encore possible de croire aux miracles, parions que certains auront même perdu quelques préjugés tenaces vis-à-vis du cinéma québécois. L'échec commercial relatif de *Léolo* sera en partie vengé par cette reconnaissance tardive, dû à la fois par une mort tragique et une compagne *rich and famous*. Mais ce succès cinéphilique n'équivaut en rien à la surmédiation des exploits de Marie-Soleil Tougas, une femme en voie de devenir une icône. On irait même jusqu'à réclamer sa béatification que je n'en serais pas autrement surpris.

Cette triste histoire de stars au sommet et de destins tragiques a sûrement amené bien des gens à réfléchir sur certains aspects obscurs touchant la vie et la mort. Chacun aura sans doute fait son propre deuil, tentant de dégager un sens à quelque chose qui n'en a pas, ou si peu. Mais une simple lecture sociologique n'est certes pas difficile à établir devant le déluge d'hommages télévisuels pour l'une et la relative discrétion médiatique pour l'autre. Le traitement était aussi révélateur que disproportionné. Parions que si Marie-Soleil Tougas avait vendu son âme au cinéma, tourné dans des dizaines de films indépendants, soutenu la démarche de cinéastes talentueux mais fauchés, elle aurait eu à peine le quart de la reconnaissance publique que le Québec lui a rendue en août dernier. Et si Jean-Claude Lauzon triomphait depuis des années dans un téléroman, on lui aurait sans doute pardonné d'avoir été aussi baveux. ■

*«Tu ne me croiras pas si je suis allé étudier en cinéma c'est par pure paresse. Le cinéma ne m'intéressait absolument pas. Ton père (André Petrowski) m'avait dit que je devais écrire des scénarios, je ne savais pas de quoi il parlait. J'ai choisi les communications à l'UQAM parce que les gens avaient la réputation de ne pas y travailler trop fort.»*  
(Propos de Jean-Claude Lauzon, «Lauzon by Petrowski», *L'Actualité*, vol. 17, n° 11, 1<sup>er</sup> juillet 1992)

*«Il accouchait dans la douleur (selon Pierre Gendron). Affirmer qu'il ne ferait plus de cinéma était sa façon de toujours retarder l'échéance qui le terrifiait. Travailler avec Jean-Claude fut pour moi une expérience à la fois difficile et très valorisante, poursuit le producteur. Il avait tellement de talent, d'un calibre international, comparable à ceux de Jarmush, de Wenders, mais avec une biorythmie lente. Il laisse si peu de films derrière lui. Pour moi, Jean-Claude Lauzon sera toujours celui qui se jette dans l'argent, dans la pub, dans la moto, l'avion puis quand personne ne s'y attend plus, qui pond tout à coup un scénario. C'était un grand cinéaste. Mais croyez-vous qu'il apprécierait tout ce cirque médiatique fait autour de lui au lendemain de sa mort? Moi, je présume qu'il aimerait pas ça du tout...»*  
(*Le Devoir*, 12 août 1997, p. A8)